

L'éducation, la science, la technologie et les crises culturelles
Education, Science, Technology and Cultural Crises
La educación, la ciencia, la tecnología y las crisis culturales

S. N. EISENSTADT

Volume 5, Number 1, mai 1973

Les systèmes d'enseignement

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/001228ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/001228ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)

1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

EISENSTADT, S. N. (1973). L'éducation, la science, la technologie et les crises culturelles. *Sociologie et sociétés*, 5(1), 9–26. <https://doi.org/10.7202/001228ar>

Article abstract

Education and knowledge have neither played the same role nor known the same importance in all societies. For this reason the author first describes the place reserved for knowledge, especially specialized knowledge, in traditional societies, the way this knowledge is integrate into social life and the role of education in the functioning of these societies. He is thus brought to study the nature and the functions of movements of criticism and protest which have appeared in traditional socie- ties, as well as the role which intellectuals have been called upon to play in them. Turning his analysis next to modern occidental societies, he studies the changes which have taken place in the function and social significance of knowledge and education and in the social role of intellectuals. He shows how the basic postulates of the modern ideology could only imply the development of contradictions in the principal movements of protest that have emerged in modern societies. This development has given birth to new movements, characteristic of contemporary post-industrial society, which challenge these very postulates. In this perspective, he proceeds to analyse the " university crisis " and to trace the principal possibilities in the forthcoming evolution of contemporary societies.

L'éducation, la science, la technologie et les crises culturelles*



S.N. EISENSTADT

LES INSTITUTIONS et les systèmes d'enseignement contemporains en général, et d'enseignement supérieur en particulier, sont devenus depuis quelque temps un des principaux théâtres de crises sociales ou culturelles généralisées qui mettent en cause non seulement leur fonctionnement interne mais aussi quelques-uns des principaux fondements de la civilisation contemporaine¹. Le développement de ces crises fut lié très étroitement aux types de relations qui se sont établies dans les sociétés modernes (surtout occidentales et européennes) entre l'éducation, la science et la technologie, et qui, bien que nous semblant en un sens « naturelles », sont, sous certains aspects, tout à fait nouvelles et uniques dans l'histoire de l'humanité.

Tout d'abord, ces relations ont beaucoup varié selon les types de rapports que la science et la technologie — et plus particulièrement l'accumulation des connaissances — ont entretenus avec les principaux fondements des différentes civilisations, de même que selon la nature de leur impact sur les phénomènes de contestation et de crise à l'intérieur des diverses civilisations traditionnelles. Bien que ces dernières aient été très différentes les unes des autres, il est tout de même

* Cet article a été traduit de l'anglais par Robert Bédard.

1. Par exemple, la science et la technologie, dont l'avancement a constitué, de toute évidence, la vocation même de ces institutions.

possible d'en dégager certains traits communs qui les distinguent des civilisations modernes.

* * *

Toutes les sociétés traditionnelles ont connu, bien qu'à des degrés divers, des processus de création, d'accroissement et d'accumulation des connaissances spécialisées² tout autant que du savoir portant plus directement sur les aspects philosophiques et religieux de la vie dans ces sociétés.

De même, dans plusieurs d'entre elles, on croyait fermement en la possibilité d'utiliser avec profit des connaissances « techniques » obtenues de façon systématique pour gouverner efficacement la société ou l'État. Les nombreux traités à l'usage des Princes et le grand nombre de mesures adoptées spécialement pour recueillir et accumuler de l'information — par le biais de recensements, de services de renseignements ou d'autres moyens analogues — témoignent suffisamment de la très grande importance qu'on accordait à cette connaissance et à cette information, du moins dans les plus développées de ces sociétés.

Il est vrai que l'avancement et l'expansion de ces différents types de savoir — et surtout du savoir technique et scientifique — ont été freinés par le degré relativement peu élevé de différenciation des ressources de même que par la faiblesse des groupes sociaux indépendants qui auraient été susceptibles de tirer profit d'un tel progrès du savoir. Néanmoins, l'extension et l'accumulation des connaissances dans ces domaines de la vie sociale, de même que les changements continus à l'intérieur même de ces connaissances, ont joué un rôle déterminant dans le fonctionnement des sociétés traditionnelles.

Dans ces sociétés, les élites aussi bien que les couches sociales plus vastes furent pleinement conscientes de l'importance potentielle de ces connaissances « techniques », de la « technologie sociale », tout autant que de la spéculation intellectuelle plus générale, pour réaliser des changements majeurs dans la société ; aussi ces élites furent-elles très sensibles à la nécessité d'en contrôler le développement. Cependant leur préoccupation principale ne fut peut-être pas tant de contrôler la simple accumulation des connaissances techniques et scientifiques ou la critique intellectuelle — si importants qu'aient pu être ces problèmes — que d'en contrôler les conséquences possibles sur les instances institutionnelles où s'ancrent les fondements de l'ordre culturel et social et de la distribution du pouvoir à l'intérieur de ces sociétés.

Ces élites étaient particulièrement conscientes du fait qu'un développement illimité des connaissances techniques et scientifiques pouvait fort bien remettre en question les fondements socio-culturels et le caractère « traditionnel » lui-même de ces sociétés. Elles se rendaient compte que l'accumulation des connaissances rationnelles, l'avancement de la recherche scientifique et surtout la rencontre de types plus techniques de savoir avec les principales valeurs de base de la tradition pouvaient miner les fondements mêmes de l'ordre culturel, du contrôle des ressources et de leur répartition entre le centre et la périphérie aussi bien qu'à l'intérieur de chacune de ces sphères.

2. Les meilleurs exemples en sont évidemment les connaissances scientifiques et technologiques (incluant la « technologie sociale »).

En conséquence, les détenteurs du pouvoir dans ces sociétés ont eu tendance à développer divers moyens de limiter l'accumulation et la diffusion de ces différents types de connaissance. On imposa d'abord une censure générale sur toute forme de critique intellectuelle qui pouvait être considérée comme menaçante pour le maintien des principaux fondements d'une tradition donnée — et même des éléments culturels les plus rationnels. De plus, on s'employa de diverses manières à isoler et à cloisonner les différents types de connaissance de même que les canaux de communication, de telle sorte qu'ils ne puissent modifier la distribution du pouvoir et des valeurs entre les divers groupes de la société. Ainsi, dans la plupart de ces sociétés, on élaborait de nombreuses mesures destinées à séparer l'accumulation du savoir technique de l'accumulation de connaissances plus symboliques et aussi, pour chacun de ces types de connaissance, à maintenir isolées les unes des autres les portions du savoir « localisées » dans des secteurs différents de la société.

* * *

C'est dans la structure des systèmes d'enseignement de ces sociétés que transparaissent le plus ces efforts pour contrôler l'information par de telles mesures de cloisonnement.

Dans la plupart des sociétés prémodernes, le système d'éducation était habituellement divisé en plusieurs secteurs assez étanches entre eux. Les institutions centrales d'enseignement étaient surtout vouées à l'éducation de l'élite et des strates sociales supérieures ; en outre, elles se consacraient principalement au maintien et au développement de leur tradition culturelle dans ses diverses manifestations. Les institutions locales, pour leur part, habituellement peu reliées aux institutions centrales, cherchaient avant tout à maintenir chez les diverses strates sociales une certaine identification générale, diffuse et plutôt passive aux symboles les plus globaux de la société et à leur fournir le savoir-faire technique approprié à leur position dans la société, sans cependant leur donner la possibilité de participer davantage aux activités politiques et culturelles des centres sociaux. Entre les deux se trouvaient un certain nombre d'autres institutions d'enseignement servant, pour quelques-uns seulement, de tremplin pour accéder, par « mobilité de patronage », aux sphères sociales centrales ou assurant une formation professionnelle bien spécifique.

De façon générale, les systèmes d'éducation de ces sociétés étaient voués au maintien d'une tradition culturelle donnée et relativement immuable. Ils ne servaient ni de canal pour une mobilité professionnelle et sociale généralisée, ni de moyen permettant aux différentes strates sociales de participer plus activement à l'ordre culturel et politique des centres de ces sociétés. C'est le type d'éducation dispensé aux différentes classes sociales qui était en grande partie déterminé par leur position socio-économique et non l'inverse.

Ainsi, les systèmes d'éducation ont servi à maintenir dans les sociétés traditionnelles de toute nature un type particulier de rapport entre le contrôle des différents types de savoir, le degré de participation dans les diverses sphères de la société et la production des « significations » dans les différents domaines de l'existence humaine. On s'est ainsi assuré de conserver un degré relativement

élevé de différenciation dans l'allocation des buts et des objectifs aux diverses strates sociales ; on s'est aussi assuré de cette manière que l'information et les connaissances — qu'il s'agisse des connaissances plus techniques et instrumentales ou du savoir relevant plutôt des paramètres symboliques de ces civilisations et de ces traditions — soient divisées et isolées entre les strates sociales, minimisant ainsi les possibilités de heurt avec les paramètres centraux de la tradition et avec le système de répartition du pouvoir dans la société.

* * *

Mais, dans toutes les sociétés traditionnelles, les élites n'ont jamais pleinement réussi, malgré leurs efforts persistants, à contrôler l'accumulation et la diffusion des différents types de connaissance et à préserver l'équilibre entre les divers types de rationalité impliqués dans les activités sociales, la participation possible aux secteurs sociaux importants et la répartition du pouvoir et des ressources dans la société. Cet échec relatif résulta de processus d'innovation et de changement perpétuels qu'on trouve aussi bien dans le domaine des connaissances techniques que dans celui des activités plus symboliques. En fait, par ces mesures restrictives, on a favorisé, surtout dans les cultures traditionnelles les plus rationalisées, l'émergence de plusieurs tendances à l'hétérodoxie ou au changement et l'émergence de mouvements de redéfinition de différents paramètres et de remise en question de certaines institutions de la tradition.

* * *

Ce sont les divers groupes d'intellectuels qui, la plupart du temps, ont élaboré les formes les plus articulées de contestation et d'hétérodoxie. Ceci s'explique d'abord par les tensions et l'ambivalence quasi universelles qui caractérisent les relations entre les intellectuels et les autorités et qui dépendent de deux phénomènes bien distincts, quoique fortement liés l'un à l'autre.

Le premier de ces phénomènes est la grande parenté entre les activités des intellectuels et celles des autorités ou détenteurs du pouvoir, dans l'élaboration et la cristallisation des définitions socio-culturelles des orientations et des symboles charismatiques de la tradition de toute société et des centres sociaux. Le deuxième est l'étroite relation entre les habiletés et les connaissances techniques de certains groupes d'intellectuels et les exigences organisationnelles de l'exercice du pouvoir dans la société.

C'est pourquoi ce sont d'abord les intellectuels qui sont amenés à développer les différentes thématiques des mouvements d'opposition et de contestation. Cependant, il serait faux de croire qu'ils ne s'opposent qu'à l'autorité politique ; ils peuvent aussi entrer en conflit avec les autorités intellectuelles. C'est d'ailleurs à cette occasion qu'ils dévoilent le plus les ambiguïtés et les oppositions de leurs orientations, par exemple l'opposition des orientations « rationnelles » et des orientations « antirationnelles ». En effet ce sont surtout les intellectuels qui, bien que s'appuyant souvent sur les principaux courants « populistes », ont tendance, en se situant au cœur même de la tradition dans leurs discours les plus rationnels, à développer les courants de pensée les plus contradictoires. Ces courants, basés sur la négation de la rationalité, se polarisent habituellement autour des symboles

d'une dimension quelconque de l'existence et de la vie sociale (v.g. l'esthétique, le rite, le mysticisme) et cherchent principalement à faire ressortir les valeurs fondamentales de la vie humaine. C'est aussi là qu'on retrouve surtout les expressions les plus poussées du « subjectivisme » et de la « privatisation » associées aux expériences esthétiques ou mystiques.

Même si ces thèmes et ces courants d'opposition ne sont que latents dans une société, ils peuvent se rattacher rapidement et très étroitement aux processus ou aux activités d'invention et d'innovation dans les divers secteurs du savoir — dans le domaine de la connaissance technique comme dans celui des valeurs et des symboles culturels —, contribuant ainsi au changement institutionnel et rendant possible l'extension de la rationalité aussi bien « formelle » que « fonctionnelle » dans la vie sociale et culturelle.

Il est possible que ces courants de pensée ne soient le fait que des mouvements populistes antirationnels et anti-intellectuels. Mais ils peuvent aussi donner naissance à des idéologies fondées sur la négation pure et simple par les intellectuels eux-mêmes des bases rationnelles de leurs traditions respectives, surtout chez les groupes antagonistes les mieux organisés dans les sociétés traditionnelles les plus différenciées. Ces courants peuvent alors souvent être associés à la défense d'autres dimensions de la vie humaine, comme l'activité mystique ou rituelle, et aux expressions les plus poussées de « subjectivisme » et de « privatisation », ainsi que nous l'avons déjà montré, comme ils peuvent aussi appuyer, même en des termes purement rationnels, les éléments les plus symboliques de la tradition.

Ils peuvent aussi se relier, d'une foule de manières, aux mouvements de contestation sociale, qui émergent aussi naturellement dans de telles situations, et à leurs thèmes respectifs. Mais dans la plupart des sociétés prémodernes, à cause de l'importance des mesures de cloisonnement des connaissances que nous avons déjà analysées, ces activités et courants antirationnels ne se sont jamais fondus parfaitement dans ces mouvements de contestation de manière à pouvoir donner lieu à des processus continus de refonte institutionnelle et de renouvellement des sphères centrales des sociétés.

* * *

Dans les sociétés modernes en général, et plus particulièrement dans les sociétés occidentales (européennes), il s'est produit d'importants changements, surtout dans les relations entre, d'une part, le système d'enseignement et les fondements culturels de la civilisation et, d'autre part, la science et la technologie.

La première de ces transformations fut celle de la structure du système d'éducation lui-même. Le phénomène le plus important en fut la spécialisation croissante des organisations et des rôles, l'unification et la coordination plus poussées des différentes activités éducatives dans le cadre d'un seul système général. Les institutions et les activités d'éducation se sont développées et propagées ; il s'établit maintenant une différenciation continue entre les divers degrés du système d'enseignement — entre l'enseignement primaire et secondaire, l'enseignement professionnel, l'éducation des adultes et l'enseignement supérieur. Chacun de ces systèmes — et même plusieurs sous-systèmes — devient de plus en plus autonome et spécialisé et jouit d'une organisation qui lui est propre. D'autre part,

cependant, ces différentes institutions d'enseignement deviennent de plus en plus interdépendantes, soit en vertu d'une planification globale de l'éducation, soit parce que certaines sont officiellement les moyens d'accès aux autres, soit encore à cause de la concurrence de plus en plus serrée qu'elles se livrent pour les mêmes ressources et la même main-d'œuvre.

En fait, le processus général de modernisation, l'éclatement des unités sociales traditionnelles, la « mobilisation sociale », les tentatives de divers groupes d'atteindre de nouveaux objectifs dans les différents secteurs de la vie sociale et les demandes de main-d'œuvre provoquées par le développement des structures économiques ont eu une influence considérable sur l'offre et la demande de services éducatifs.

Conséquemment, il s'est développé une diversification et une différenciation constantes des activités et des institutions éducatives. Pour ce qui est de la demande, nous pouvons distinguer la demande pour les « produits » de l'éducation de ce que nous pourrions appeler la demande pour les « rétributions » de l'éducation. Parmi les types de produits importants de l'éducation, c'est-à-dire ceux pour lesquels la demande croît sans cesse avec le processus de modernisation, il en est deux qui nous intéressent davantage. Le premier consiste dans la compétence sous ses diverses formes : qu'il s'agisse des connaissances très générales essentielles à la plupart des occupations, par exemple le fait de savoir lire et écrire, ou des connaissances professionnelles plus spécifiques qui se multiplient et se diversifient sans cesse avec le développement technique et scientifique. Le deuxième type de produit de l'éducation qui est l'objet d'une demande croissante dans les sociétés modernes est l'intériorisation des valeurs et des symboles culturels et socio-politiques et la possibilité de participer activement aux différentes organisations culturelles, sociales et politiques.

La diversification de la demande pour ces produits de l'éducation fut consécutive aux changements importants dans la structure sociale qui ont accompagné le processus de modernisation, à la rupture de l'ancien ordre social et culturel et au développement de nouveaux mouvements et de nouvelles élites. La demande d'une acceptation de l'ordre et des symboles existants persiste, mais il se crée aussi des demandes de socialisation à des valeurs culturelles, sociales et politiques inédites prônées par certains groupes ascendants ou par de nouvelles élites.

Par suite de tous ces changements, les institutions d'enseignement ont vu leurs fonctions sociales se modifier considérablement. Elles continuent évidemment de remplir certaines de leurs fonctions universelles de socialisation et de répartition des individus dans les différentes positions sociales ; cependant leur façon de s'acquitter de ces tâches a beaucoup changé. L'éducation s'est trouvée de façon générale beaucoup plus liée aux processus de changement social, en contribuant à la formation de nouvelles entités nationales et de leurs symboles collectifs, et en favorisant les innovations techniques et scientifiques devenues désormais plus accessibles aux diverses strates sociales. En même temps, l'éducation devenait de plus en plus un moyen de sélection et d'allocation des occupations, de même qu'une voie de mobilité sociale.

Le resserrement des relations entre les institutions d'enseignement et les processus de création ou d'innovation culturelle, scientifique et technologique se réalise habituellement à deux niveaux différents : 1) dans la création des nouveaux symboles culturels et politiques des centres des sociétés et dans la formation de nouveaux pôles de créativité scientifique ; 2) dans la communication de ces symboles et de ces innovations aux couches plus vastes de la société. Ces phénomènes de communication peuvent jouer un rôle important dans l'accession à la modernité de divers groupes et dans leur intégration à des ensembles sociaux et politiques plus vastes.

Une relation tout aussi étroite tend à s'instaurer entre les activités et le rendement en éducation, et le statut socio-économique et professionnel. À cause de l'expansion incessante de la spécialisation, de l'économie de marché et de la demande pour des compétences de différents types, cette évolution se fait dans plusieurs directions. Au niveau le plus général, l'éducation constitue un réservoir des ressources humaines et des motivations nécessaires au développement économique. À un niveau plus spécifique, elle prend aussi une importance capitale dans l'apprentissage des orientations et des connaissances spécialisées essentielles aux tâches et aux activités plus spécifiquement économiques.

Si, durant les premières étapes de la modernisation en Europe et aux États-Unis, les activités et les innovations économiques ont été les principaux instruments de mobilité sociale et de création de nouvelles strates et de nouveaux symboles du statut, les dernières phases, caractérisées par une bureaucratisation, une planification économique et une spécialisation croissantes, ont vu l'éducation formelle devenir une des voies les plus importantes (sinon la seule ou la principale) de mobilité sociale et professionnelle et de création de nouveaux éléments et symboles du statut social. Même si le système d'enseignement d'une société tend à renforcer les divisions de classes déjà existantes, l'accession de l'individu à un certain niveau d'instruction tend à jouer un rôle de plus en plus important, et presque essentiel, dans le maintien de son statut.

* * *

À ces changements furent étroitement reliées les transformations qui se sont opérées dans la composition des élites et des intellectuels. Les principaux types d'élites se sont progressivement dissociés de leur groupe social plus large : on assista à des processus de différenciation au sein des élites elles-mêmes. Une de ces différenciations importantes fut celle qui s'instaura entre les élites orientées vers les activités et les objectifs collectifs ou culturels les plus généraux et diffus, par exemple les activités politiques ou intellectuelles (surtout les lettres et le journalisme), et les élites plus spécialisées, telles les diverses élites administratives, techniques ou professionnelles. La différenciation continue qui s'est aussi opérée à l'intérieur même de chacun de ces grands types d'élite ne fut pas moins importante.

Ces phénomènes ne furent pas indépendants du développement et de l'expansion des institutions d'enseignement, de la technologie et des organisations professionnelles, des mouvements simultanés d'uniformisation, de spécialisation et de fragmentation dans le groupe des intellectuels eux-mêmes et de leur public.

En général, l'organisation sociale des intellectuels dans les sociétés modernes est influencée par plusieurs phénomènes de base. Premièrement, l'activité scientifique est devenue à la fois très répandue et très liée aux fondements de l'ordre socio-politique et de sa légitimité. En second lieu, la science est étroitement liée aux bases même de l'activité économique et professionnelle dans les sociétés modernes. Troisièmement, l'éducation est elle-même devenue dans ces sociétés un prérequis et une exigence pour l'accès à certains postes sur le marché du travail et la participation à l'ordre socio-culturel plus vaste. Et en dernier lieu, il y a eu le fait, très dépendant des précédents, de l'importance grandissante du secteur public en tant que principal employeur des professionnels, des techniciens et des intellectuels. Tous ces phénomènes ont contribué à rendre toujours plus complexes la structure de la communauté des intellectuels et leur type de pratique à l'endroit des détenteurs du pouvoir politique.

* * *

Les changements de structure des institutions d'enseignement au cours de l'histoire des sociétés occidentales se sont trouvés étroitement associés aux fondements essentiels du nouvel ordre social moderne ou post-traditionnel.

Ainsi qu'on l'a souvent écrit, le postulat de base de la modernité européenne fut l'affirmation qu'il était possible à l'homme, par des interventions conscientes, de connaître, d'influencer et de maîtriser les facteurs les plus importants de l'ordre social, culturel et naturel. La meilleure manifestation de cette attitude se trouve dans la place importante que se sont rapidement appropriée la science et l'approche scientifique parmi les paramètres même du nouvel ordre culturel. On postulait que l'exploration de la nature par l'homme était une entreprise libre inaugurant un nouvel ordre culturel et que le progrès continu du savoir scientifique et technologique pouvait transformer l'ordre socio-culturel et créer d'autres milieux, internes et externes, susceptibles d'être sans cesse explorés par l'homme tout en étant toujours dépendants de sa perception intellectuelle et de ses besoins techniques.

Ces entreprises d'instauration d'un nouvel ordre socio-culturel et cette croyance ferme dans les progrès illimités de la recherche et dans la possibilité qu'à l'homme de contrôler son milieu interne et externe, avaient pour fondement un syncrétisme de la *Zweckrationalität* et de la *Wertrationalität*. C'est dans le champ de l'activité scientifique que cette fusion se concrétisa de la façon la plus rigoureuse ; car l'éthique de la connaissance rationnelle comportait en elle-même des éléments logiques (de *logos*) aussi bien que des éléments mythiques (de *mythos*) combinés de plusieurs manières au cours du développement de la science moderne. C'est l'amalgame de ces éléments qui peut expliquer la grande force des motivations qui en ont permis le développement ininterrompu. De même, la fusion latente de la technologie et de la science ainsi que les conséquences de cette fusion sur la formation et le contrôle d'un ordre cosmique, culturel, social et économique sans cesse en évolution, ont-elles pris une importance tout à fait particulière.

Alors que c'est dans l'éthos scientifique qu'on retrouve l'expression idéologique la plus parfaite de ces paramètres de la rationalité européenne, c'est dans le processus d'industrialisation que se réalisa leur inscription la plus profonde et la

plus effective sur le plan institutionnel. Cependant, les conceptions qu'on se faisait de cette exploration et de ces possibilités de contrôle par l'homme de son milieu n'étaient pas faites uniquement en des termes purement techniques ; aussi ces volontés d'exploration et de contrôle ont-elles entraîné des conséquences beaucoup plus importantes, débordant largement les domaines technique et scientifique pour s'étendre à la sphère sociale en général et, plus particulièrement, à la conception de l'ordre socio-politique. Elles furent aussi étroitement reliées aux ambitions d'étendre la perspective individualiste ; de fait, elles ont participé de cette conception qu'il était possible pour l'individu de contrôler davantage son milieu interne et externe.

Ces ambitions s'ancrent dans la croyance que le progrès et l'extension de la rationalité sous ses divers aspects entraîneraient aussi une augmentation du degré de participation dans la société et des capacités de la société elle-même de contrôler son propre destin, soit par l'accroissement de la richesse économique, soit par un élargissement continu de son champ culturel.

La meilleure manifestation de cette croyance, mais non pas la seule, pourrait être les changements qu'a entraînés l'éthique protestante dans les domaines économique, scientifique et politique et, ultérieurement, la convergence de ces changements avec le siècle des lumières et les premiers impacts de la révolution industrielle.

* * *

Cette évolution fut surtout importante dans le domaine de l'éducation en général et dans les conceptions et les idéologies éducatives en particulier. Alors que pendant très longtemps un bon nombre des mesures de cloisonnement des connaissances, caractéristiques des systèmes d'éducation des sociétés traditionnelles, se maintenaient d'elles-mêmes, la conséquence la plus générale de cette évolution fut la diminution progressive d'un tel cloisonnement.

À l'origine, ces mesures restrictives quelles qu'elles soient étaient toujours en partie masquées. Au cours des premières phases de la modernité et dans les premiers stades de développement du capitalisme et de l'industrialisation, les efforts visant à une expansion générale de la rationalité ne pouvaient être dissociés d'une structure institutionnelle où subsistait, surtout dans le domaine de l'éducation, un bon nombre de telles mesures de cloisonnement caractéristiques des milieux plus traditionnels. À l'origine, ces efforts visaient seulement à intensifier et à renforcer la croyance dans les bienfaits possibles d'une expansion éventuelle de la rationalité et aussi à contribuer au mouvement d'élargissement du champ de la signification et d'accroissement de la participation.

C'est dans la nature des thèmes, des courants et des mouvements de contestation qui sont nés durant les premières étapes de la modernité qu'on trouve la meilleure manifestation de cette évolution. Quels que soient les contenus particuliers de ces divers thèmes de contestation, on peut distinguer deux courants principaux de contestation dans les sociétés modernes.

Le premier fut le courant « antirationnel » qui s'est d'abord exprimé le plus pleinement dans les diverses idéologies traditionalistes, romantiques et aussi, jusqu'à un certain point, anarchistes. Ce courant rejetait le postulat selon lequel

l'extension de la rationalité et de la connaissance jusque dans le champ humain et social entraînerait nécessairement de plus grandes possibilités de participation pour toutes les couches de la société et préparerait un ordre socio-culturel meilleur. Il refusait aussi l'idée que ce soit dans ce domaine de la rationalité et de la connaissance qu'il fût possible de trouver les expressions les plus parfaites des aspects esthétiques ou mythiques de la vie humaine.

Par contre, les courants de contestation du second type, ceux qui ont vraiment prédominé en Europe, acceptaient le postulat des nouvelles possibilités offertes par l'extension de la rationalité à toutes les sphères du comportement humain, mais ils étaient imprégnés du sentiment d'un manque d'institutionnalisation globale de ce mouvement d'extension. En conséquence, ils revendiquaient surtout une augmentation des possibilités de participation et une plus grande accessibilité des moyens d'entrée dans les sphères centrales de ces sociétés.

Tous ces courants avaient en commun cette revendication d'un élargissement de la participation à l'ordre socio-politique plus vaste et la conviction que cette volonté des couches périphériques de participer à l'ordre social, politique et culturel se manifestait surtout dans leur ambition d'entrer dans les couches centrales des sociétés.

Aussi longtemps qu'ont persisté les espoirs d'une réalisation parfaite de ces idéaux, les courants de contestation les plus antirationnels n'ont eu, en général, qu'une importance secondaire ; de plus, ils étaient souvent isolés à l'intérieur même des mouvements de contestation plus rationnels. Avec le développement et l'expansion des moyens de communication de masse, l'intérêt intellectuel pour ces courants fut beaucoup plus répandu que dans n'importe laquelle des sociétés traditionnelles, mais leur attrait politique et social ne devint pleinement visible que lors des ruptures ou des crises majeures de la modernité européenne durant les deuxième et troisième décennies du xx^e siècle, avec la montée du fascisme et du nazisme, lorsque le postulat de l'expansion bénéfique de la rationalité semblait totalement infirmé. Mais après la Deuxième Guerre mondiale, ces courants antirationnels ont de nouveau cédé la première place aux conceptions optimistes des bienfaits possibles de l'expansion de la rationalité.

* * *

Par la suite, l'évolution sociale, économique et culturelle du monde moderne en général, et du monde occidental en particulier, n'a pas confirmé ce postulat des résultats nécessairement bénéfiques d'une telle extension incessante de la « rationalité » dans les divers domaines de la vie économique, sociale et culturelle. Les progrès réalisés dans un domaine n'ont pas en eux-mêmes toujours forcé des progrès analogues dans d'autres champs ; ils n'ont pas entraîné automatiquement une plus grande participation des divers groupes ou strates à l'ordre social et culturel, ni fourni de façon nécessaire et automatique à ces groupes plus de « sens » dans les différentes activités de leur vie.

En fait, les pays occidentaux ont connu une augmentation sans précédent, bien qu'intermittente, du niveau de vie et de l'abondance de biens matériels, ce qui a constitué en quelque sorte une réalisation de certaines promesses inhérentes à la thèse du développement sans fin. La principale raison en fut que tous ces

processus de progrès ont été associés, comme dans d'autres sociétés, à des changements continuels dans la distribution du pouvoir, dans les structures et l'organisation des différentes sphères institutionnelles de même que dans les moyens d'y accéder. Ils furent donc associés à des processus de changement structural d'exclusion et d'inclusion dans la sphère centrale de la société et de la culture, de groupes sociaux différents, de diverses dimensions de la vie humaine et de certains traits de comportement.

Ces phénomènes ont donné naissance à certaines contradictions inhérentes à l'expansion institutionnelle en général, à l'avancement du savoir scientifique et à l'expansion des institutions d'enseignement en particulier. Ces contradictions provenaient d'abord de mouvements structuraux à la base des sociétés industrielles les plus développées, dont le plus important, et si souvent analysé, fut la bureaucratisation des secteurs économique, éducatif, scientifique, politique et administratif.

Le deuxième mouvement fut la dissociation progressive de la propriété et du statut professionnel et économique du contrôle des ressources et des décisions économiques et politiques, de même que l'abolition des privilèges politiques. En troisième lieu, il y eut les changements concomitants dans la structure des classes et des occupations et la montée de nouvelles classes, comme les employés des services, les cols blancs, les techniciens, les bureaucrates et les intellectuels. Et enfin, il y eut l'expansion du système d'enseignement qui, sans se départir de ses anciens traits discriminatoires, exprimait de plus en plus une volonté d'abolir cette discrimination et mettait ainsi en lumière l'écart entre cet idéal et la réalité.

D'une part, ce fut en conjonction avec ces mouvements que l'expansion institutionnelle a pu accroître le champ des connaissances spécialisées utiles et les possibilités qu'elles soient appliquées dans la vie économique, administrative et politique. Il en résulta une accessibilité accrue pour le public à un plus grand nombre de secteurs et un éventail élargi des choix du consommateur entre différents biens et services. D'autre part, cette même évolution engendra aussi le sentiment d'une dissociation entre les progrès du savoir spécialisé et l'expansion de la *Wertrationalität* et affaiblit la conviction que cette expansion entraînerait un accroissement des possibilités de participation à l'ordre social.

* * *

La problématique entière de cette évolution se retrouve le mieux dans le développement de la science et de la technologie et dans leurs effets sur les autres secteurs de la vie sociale contemporaine en général et sur les institutions d'enseignement en particulier. En effet, les progrès apparemment ininterrompus dans le secteur scientifique et technologique ont constitué l'exemple parfait des conséquences de l'innovation incessante et de l'expansion continue de la rationalité.

L'importance particulière de l'évolution de ce secteur n'est pas seulement attribuable à sa grande influence sur tous les autres secteurs de la vie — qu'il s'agisse de la production économique ou de la consommation — mais aussi au fait qu'elle est l'histoire de la réalisation la plus poussée d'une fusion des deux types de rationalité dans une des sphères centrales de la créativité sociale et culturelle. Le mouvement croissant d'« application » de la science et de la technologie, autant à l'industrie qu'à l'administration, en témoigne ; celles-ci deviennent

de plus en plus fondées sur la science et cette dernière, de plus en plus « organisée » et « technologisée ».

Simultanément, cette évolution a aussi consacré l'importance croissante du savoir ou de l'information spécialisée et du recours à l'examen rationnel des buts et des moyens dans les prises de décision politiques et économiques. Ainsi, elle aurait apparemment assuré l'expansion de la *Wertrationalität* et confirmé l'idée que cette expansion entraînerait une plus grande participation significative à la société pour des couches de plus en plus étendues de la population.

Mais en fait, cette évolution contribua plutôt à faire ressortir de façon très manifeste les contradictions possibles de l'impact de la technologie sur la vie sociale.

* * *

Tous ces changements ont provoqué de nombreuses solutions de continuité dans la plupart des sociétés les plus technologiques, notamment : entre la famille et les secteurs de l'éducation et du travail ; entre, d'un côté, la famille et les institutions d'enseignement et, de l'autre, le domaine du travail ; entre les rôles de producteur et de consommateur dans le secteur économique ; entre les orientations et les valeurs transmises par la famille et les institutions d'enseignement, d'une part, et les symboles collectifs centraux de la société, d'autre part ; et enfin entre les fondements de ces symboles et les rôles politiques effectifs des parents et des jeunes — donc à l'intérieur même des rôles familiaux.

Ces nouvelles discontinuités ont surtout affecté le domaine de l'éducation, et plus particulièrement le domaine de l'enseignement supérieur qui, d'un côté, constituait le critère de base d'une répartition méritocratique des individus dans l'échelle des occupations et, de l'autre, se présentait en même temps comme l'instrument principal d'une participation plus étendue aux sphères centrales de la créativité culturelle. Elles ont très souvent eu comme effet une crise ou un affaiblissement de l'autorité, visibles d'une part dans l'absence de modèles de rôles satisfaisants, et d'autre part dans l'érosion des fondements mêmes de la légitimité de l'autorité existante.

Des contradictions analogues sont aussi apparues à propos des possibilités de progrès du savoir spécialisé et de l'expertise, de même qu'à propos de la liaison ou de la fusion possible de ce savoir avec les paradigmes plus généraux de la tradition culturelle et avec une participation sociale élargie à cette tradition. Il est vrai que des groupes sociaux de plus en plus nombreux ont progressivement intégré des éléments d'« origine scientifique » dans leur « vision du monde » ; de même les conséquences du développement technologique et scientifique ont réellement affecté leur vie quotidienne, soit positivement, par l'augmentation des possibilités de consommation, soit d'une façon plus angoissante, par le développement des armes nucléaires, par exemple.

Mais en même temps, le progrès du savoir spécialisé n'a pas pu être toujours parfaitement intégré d'une manière significative pour tous les groupes sociaux à cette « vision du monde » générale, contrairement à ce qu'avaient prévu dans une certaine mesure les conceptions initiales et idéalistes de la rationalité européenne. On dut progressivement se rendre compte qu'il existait un décalage entre le

progrès du savoir spécialisé et les paradigmes culturels plus globaux de la tradition, d'une part, et l'expérience réelle des couches sociales les plus vastes, d'autre part. Simultanément, les grandes possibilités de la connaissance scientifique tout comme les postulats des premières conceptions de la modernité européenne ont eu tendance à renforcer l'idée qu'un tel écart était indésirable et illégitime.

Ceci fut encore davantage mis en évidence par certaines conceptions de base de la société technologique à propos du caractère infini des désirs ; cette affirmation ne faisait pas qu'accroître l'éventail des choix possibles, mais aussi les dissociait d'une participation sociale significative et empêchait l'intégration de ces désirs dans un cadre culturel cohérent.

On peut voir une conséquence très intéressante de ce phénomène dans le domaine des communications de masse. Le contrôle de l'information par des groupes restreints, même s'ils sont éventuellement des concurrents, décourage les groupes plus vastes de participer à la définition des grandes alternatives. Par conséquent, c'est sur les aspects plus secondaires ou rituels de ces média qu'on tend de plus en plus à s'attarder.

* * *

Les différentes contradictions qui se sont développées dans les sociétés post-industrielles n'ont pas entraîné seulement les mouvements d'apathie politique que nous venons d'analyser, mais aussi — en étroite relation avec ces derniers cependant — de nouveaux types de mouvements contestataires. En fait, ceux-ci sont nés de la croyance aux conséquences bénéfiques du progrès de différents types de rationalité et de l'expansion concomitante de la rationalité et de la participation sociale. Ils ont été plus forts dans les situations où les tendances générales analysées plus haut étaient accompagnées des processus de changements structuraux et des discontinuités dont nous avons aussi traité antérieurement, surtout celles relatives à la diffusion et à l'importance sociale de l'éducation en général, et de l'éducation supérieure en particulier.

C'est dans ce contexte qu'eut lieu un important déplacement des orientations et des principaux foyers de contestation dans les sociétés modernes ; c'est dans ce déplacement qu'on peut discerner le plus clairement les tendances contradictoires des mouvements de contestation des intellectuels.

Les anciens mouvements de contestation caractéristiques des débuts de la modernité, tels les principaux mouvements sociaux et nationaux, admettaient tous plus ou moins que c'étaient les centres de l'État-nation qui constituaient dans la culture et la société les principaux points de référence de l'identité personnelle et des orientations charismatiques à certains types d'ordre socio-culturel ; ils assumaient que la tâche la plus importante des sociétés était d'assurer l'accessibilité des couches sociales plus vastes à ces centres sociaux. Au contraire, les nouveaux mouvements de contestation se caractérisent par leur scepticisme devant les nouveaux centres modernes, par leur faible engagement envers ces centres et par leurs tendances à devenir indépendants des cadres organisationnels et institutionnels de ces centres.

Les mouvements de contestation ont maintenant tendance à s'engager dans de nouvelles voies, différentes des anciennes revendications pour une plus grande participation aux centres politiques nationaux ou des tentatives d'influencer les politiques socio-économiques des centres. Les plus importantes de ces nouvelles voies semblent être : d'abord, des tentatives de « dépouiller » ces centres de leur légitimité charismatique et même, peut-être, de toute légitimité ; deuxièmement, la recherche continuelle de nouveaux lieux de participation sociale autres que ces centres socio-politiques existants et les efforts simultanés de créer de nouveaux centres indépendants des premiers ; et troisièmement, des tentatives d'élaborer des modes de participation dans ces nouveaux centres non pas tant en termes socio-politiques ou économiques, mais plutôt selon des modèles de participation sociale directe.

Ainsi, il semble bien que ces phénomènes ne touchent pas uniquement quelques-uns des changements structuraux les plus importants des sociétés modernes, mais aussi les relations de ces changements avec certains des éléments symboliques fondamentaux de ces sociétés, notamment la définition de leur ordre socio-culturel et leur identité culturelle, tant collective que personnelle.

Il est très significatif que la plupart de ces nouvelles orientations des mouvements de contestation n'aient pas visé seulement la bureaucratisation et la rationalisation fonctionnelle associées au progrès de la technologie, mais aussi la place supposée centrale de la science et de la recherche scientifique en tant que base, ou une des bases, de l'ordre socio-culturel.

Ces orientations comportent toutes un aspect important de ce que Weber appelait la « démystification du monde » — démystification maintenant centrée autour du fait qu'il est peut-être absurde d'accéder et de participer à ces centres, que ces derniers peuvent perdre leur majesté et qu'en réalité, le Roi est peut-être nu.

* * *

C'est cette conjoncture qui a donné naissance aux contradictions qui caractérisent généralement ces mouvements. Mais ce qui est important et nouveau, ce n'est pas tant le contenu de ces contradictions que le lien entre ces courants ou ces orientations et leur diffusion ou leur localisation institutionnelle, elles-mêmes très dépendantes des changements dans la structure des institutions d'enseignement que nous avons étudiés antérieurement.

Il est significatif, pour notre analyse, que ce type de mouvement de contestation ne soit pas soutenu seulement par des groupes fermés et restreints d'intellectuels, mais par les groupes plus étendus de jeunes intellectuels et de ceux qui aspirent au statut d'intellectuel. Étant donné l'importance du système d'enseignement moderne et les influences parallèles des moyens de communication de masse les plus répandus, ces groupes constituent, d'une part, une bonne partie de la population instruite et, d'autre part, en vertu des mêmes phénomènes structuraux, sont intégrés et participent pleinement, ne serait-ce que provisoirement, aux centres de la créativité intellectuelle et de la transmission culturelle.

C'est ce phénomène qui explique aussi pourquoi l'Université, dans sa réalité symbolique autant qu'institutionnelle, est souvent une des cibles principales de ces attaques globales contre l'ordre existant.

Ceci ne dépend pas tellement, ni même principalement, du fait que les caractéristiques bureaucratiques ou méritocratiques sont nécessairement plus accentuées dans l'Université que dans les autres organisations et institutions, mais bien plutôt du fait que les écarts entre la réalité et les postulats idéaux de l'ordre social et culturel y sont plus frappants et articulés. L'Université est alors perçue comme le principal lieu d'une participation possible et comme l'endroit par excellence où une telle quête de la créativité peut être institutionnalisée. C'est ainsi que l'Université a eu tendance à devenir une instance majeure de légitimation de l'ordre social moderne ; les attaques dont elle est l'objet n'expriment pas seulement une insatisfaction relative à sa propre organisation interne, ni même relative au fait qu'elle sert aussi de critère de sélection méritocratique sur le marché du travail ; le choix de l'Université comme cible de ces attaques exprime plutôt qu'on ne croit pas qu'il soit possible pour l'ordre existant de concrétiser les postulats fondamentaux de la modernité, d'établir et de maintenir un ordre susceptible de répondre aux aspirations à la créativité et à une plus grande participation à l'ordre social global et de surmonter les diverses contradictions qui s'y sont développées par rapport à ces aspirations.

C'est peut-être dans ces attaques contre l'Université que les nouvelles dimensions de la contestation — la négation des postulats de la modernité, l'insistance sur l'absence de signification des centres existants et des symboles de l'identité collective — trouvent leur expression la plus poussée, bien que sûrement pas la plus représentative.

* * *

Ces nouvelles orientations des mouvements de contestation, leur localisation dans la structure et leurs implications à ce niveau nous indiquent que nous pouvons fort bien être en présence de la désintégration de quelques-uns des principaux éléments constitutifs de la tradition de la modernité européenne relatifs à la participation, à la signification et à l'expansion des différents types de rationalité — et surtout de la désintégration du postulat du caractère globalement bénéfique de cette expansion pour les autres dimensions de la vie humaine et de l'activité sociale.

Elles suggèrent un avènement maintenant possible de nouveaux découpages de ces différentes dimensions de la construction sociale de la réalité ou du comportement humain et des différents types d'information susceptibles d'être utiles à leur structuration respective et à leur implantation dans la vie sociale.

Mais ces nouveaux découpages ou cloisonnements seront ici nécessairement différents de ceux de la société traditionnelle. Ils se fonderont davantage sur le passage incessant des individus, très souvent les mêmes, à travers les divers cercles structurels et organisationnels où peut s'élaborer l'organisation de ces différents types d'orientation et d'information. Dès lors, les tensions qui naîtront constitueront une caractéristique permanente de la société et de la culture contemporaines.

Il est évidemment très difficile de prévoir à ce stade-ci la direction précise de cette évolution, surtout pour ce qui concerne les institutions d'enseignement. On

peut y déceler tout d'abord un changement dans la place de la connaissance en général, et de la connaissance spécialisée en particulier, dans les processus globaux de la vie sociale contemporaine. Il est pratiquement certain que les différents types de connaissance en général, et le savoir technique spécialisé en particulier, continueront à progresser et que cette connaissance deviendra, de plusieurs manières, un instrument encore plus puissant et effectif dans la vie économique.

Mais, étant donné sa valeur « pratique » croissante, on tendra à considérer de plus en plus ce savoir comme un type très spécial et spécifique de connaissance, relié à différents aspects de la *Zweckrationalität*, ou comme un instrument efficace et important pour l'analyse technique de choix valoriels de tout genre. Il est peu probable que ce savoir soit *de facto* considéré comme un des paramètres centraux de la créativité culturelle, qu'il fasse automatiquement partie de cette créativité, qu'il soit ouvert à la participation de tous. Seuls quelques éléments de ce savoir pourront être intégrés aux paramètres généraux de la tradition culturelle ; il n'y aura plus ce postulat d'une parfaite harmonie entre ces paramètres culturels généraux et un tel savoir spécialisé ou son développement.

Le savoir scientifique spécialisé ne deviendra qu'un seul type de connaissance, et d'autres types — comme la connaissance esthétique, contemplative, mystique ou autre — auront tendance à devenir de plus en plus autonomes et spécifiques, et peut-être aussi à constituer des moyens de contrôle politique et de contrôle de l'information ; ces autres types peuvent aussi, jusqu'à un certain point, se séparer structurellement et, sur le plan organisationnel des centres du savoir spécialisé, se dissocier de ce savoir et se structurer dans des cercles spéciaux, analogues à ceux que nous avons analysés plus haut.

À l'intérieur de ces cercles, ces types de connaissance peuvent se développer selon des voies plus « rationnelles » ou selon des voies plus « irrationnelles » et purement affectives. Mais en même temps, étant donné la puissance effective du savoir spécialisé, le problème du contrôle de ce savoir et de l'information relative à ses possibilités d'application à différents domaines de la vie sociale deviendra de plus en plus complexe et très étroitement relié, de diverses façons, aux rapports qui pourront s'établir entre ce savoir et les autres types de connaissance.

En principe, l'évolution esquissée plus haut peut accroître les possibilités d'un plus grand pluralisme organisationnel et structural des divers types de connaissance et augmenter la circulation de l'information et l'accessibilité aux différents types de savoir. Mais cette diversification croissante des types de savoir et d'information peut aussi accroître encore plus le pouvoir de ceux qui en contrôlent l'accès, qu'il s'agisse des experts seuls ou associés aux dirigeants politiques et aux cadres administratifs.

Cela pose deux problèmes d'une importance capitale : d'abord, celui de déterminer dans quelle mesure l'accumulation d'un tel savoir peut connaître un accroissement incessant tout en permettant une grande accessibilité de ses sources à des groupes extérieurs plus étendus. Le second problème, étroitement relié au premier, est celui de déterminer dans quelle mesure ces types de savoir, qui tendent structurellement à s'ancrer dans les divers cercles dont nous avons déjà parlé, pourront tout de même avoir une influence sur les décisions nécessitant l'application de connaissances plus spécialisées.

Il peut y avoir ici plusieurs possibilités. La première est que la circulation de l'information entre ces différents types de savoir intégrés dans des structures relativement distinctes ne soit pas trop restreinte, mais permette continuellement des échanges réciproques et assure ainsi une grande mobilité des idées et des hommes. Ceci impliquerait nécessairement une diversification et une décentralisation des sources d'information et de leur accès ainsi que la possibilité pour les divers groupes qui peuvent accéder à ces sources, tout comme pour les adeptes des autres types de connaissance, de s'organiser en certaines unités³ ou de s'engager dans diverses activités culturelles susceptibles d'influencer le choix des divers objectifs qu'on cherchera à atteindre par une planification spécialisée.

Cependant, tous ces phénomènes peuvent aussi conduire à un monopole plus grand des sources d'information et de leur contrôle et à une restriction de l'accessibilité à ces différentes sphères cloisonnées du savoir, entraînant ainsi une répression plus grande et de perpétuels mouvements de va-et-vient entre l'apathie et la révolte violente. Toutes ces possibilités proviennent de l'extension de la technologie, de l'importance de plus en plus grande de son impact sur la société et de la dissociation des différents types de rationalité qu'on assumait parfaitement harmonieux entre eux dans les premières conceptions de la modernité européenne. Mais le choix entre ces possibilités n'est pas fait ; il appartient aux sociétés elles-mêmes de le faire et, pour cela, les institutions d'enseignement peuvent jouer un rôle de premier plan.

RÉSUMÉ

L'éducation et la connaissance n'ont pas joué le même rôle ni connu la même importance dans toutes les sociétés. C'est ainsi que l'auteur s'attache d'abord à décrire la place réservée au savoir, notamment au savoir spécialisé, dans les sociétés traditionnelles, le mode d'intégration de ce savoir à la vie sociale et le rôle de l'éducation dans le fonctionnement de ces sociétés. Il est ainsi amené à étudier la nature et les fonctions des mouvements de critique et de contestation qui se sont manifestés dans les sociétés traditionnelles, de même que le rôle que les intellectuels ont été appelés à y jouer. Faisant ensuite porter l'analyse sur les sociétés modernes occidentales, il étudie les changements qui se sont produits dans la fonction et la signification sociales du savoir et de l'éducation et dans les rôles sociaux des intellectuels. Il montre comment les postulats de base de l'idéologie de la modernité ne pouvaient qu'entraîner le développement de contradictions dans les principaux mouvements de contestation qui ont émergé dans les sociétés modernes, ce qui a donné naissance à de nouveaux mouvements, caractéristiques de la société postindustrielle contemporaine, qui remettent en question ces mêmes postulats. C'est dans cette perspective qu'il est amené à analyser la « crise de l'université » et à tracer les principales possibilités de l'évolution prochaine de la société contemporaine.

ABSTRACT

[*Education, Science, Technology and Cultural Crises*] Education and knowledge have neither played the same role nor known the same importance in all societies. For this reason the author first describes the place reserved for knowledge, especially specialized knowledge, in traditional societies, the way this knowledge is integrate into social life and the role of education in the functioning of these societies. He is thus brought to study the nature and the functions of movements of criticism and protest which have appeared in traditional socie-

3. Comme les associations de consommateurs ou les mouvements pour la participation des travailleurs aux entreprises.

ties, as well as the role which intellectuals have been called upon to play in them. Turning his analysis next to modern occidental societies, he studies the changes which have taken place in the function and social significance of knowledge and education and in the social role of intellectuals. He shows how the basic postulates of the modern ideology could only imply the development of contradictions in the principal movements of protest that have emerged in modern societies. This development has given birth to new movements, characteristic of contemporary post-industrial society, which challenge these very postulates. In this perspective, he proceeds to analyse the « university crisis » and to trace the principal possibilities in the forthcoming evolution of contemporary societies.

RESUMEN

[*La educación, la ciencia, la tecnología y las crisis culturales*] La educación y el conocimiento no han tenido el mismo papel ni han conocido la misma importancia en todas las sociedades. Es por eso que el autor se dedica primeramente a describir el lugar reservado al saber, especialmente el del saber especializado, en las sociedades tradicionales, el modo de integración de este saber a la vida social y el rol de la educación en el funcionamiento de esas sociedades. Es de esta manera conducido a estudiar, la naturaleza y las funciones de los movimientos de crítica y de contestación que se han manifestado en las sociedades tradicionales, de la misma manera que el papel que los intelectuales han sido llamados a jugar. Después realiza el mismo análisis en las sociedades modernas occidentales, estudia los cambios, que se son producidos, en la función y en la significación sociales del saber y de la educación y en los roles sociales de los intelectuales. Muestra como los postulados de base de la ideología de la modernización no pueden que acarrear el desarrollo de las contradicciones en los principales movimientos de contestación que han surgido en las sociedades modernas, lo cual ha dado nacimiento a nuevos movimientos, característicos de las sociedades post-industriales contemporáneas, la cuales remeten en causa los mismos postulados. Es en esta perspectiva que es acarreado a analizar la « crisis de la universidad » y a trazar las principales posibilidades de la evolución próxima de la sociedad contemporánea.